

§ II- LETTRES, N°37

I- A SA FAMILLE, N°37

A SON FRERE EMILE, N°25

†
D.

S. Maximin, 14 Novembre 1861.

Bien cher Père frère,

Tu m'as bien compris en employant la première partie de ta lettre à me donner des nouvelles de toute ta chère famille. C'est bien là le sujet le plus capable de m'intéresser.

15 9^{bre} Je reprends ma lettre qui a été interrompue.

Je me réjouis vivement des heureux détails que tu me donnes de la santé de Constance et de tes enfants, Espérons que Lucy ira se fortifiant de plus en plus.

Tu ne me dis rien de ta santé, je comprends ce que cela veut dire. Quant à la mienne puisque tu veux que je t'en parle, je dois te dire que je ressens ~~en~~ très-activement en ce moment le travail des Eaux de Barèges et que j'en augure le plus grand bien. Il ne faut pas se dissimuler cependant que ma-on ~~ma~~ infirmité est grave, sérieuse et qu'elle sera longue à guérir. J'ai du moins cette consolation que depuis le jour où le bon Dieu me l'a envoyée elle n'a, je crois, jamais empiré, grâce aux soins excellents que je reçois et aux précautions très-grandes que je prends et que mes supérieurs, au besoin, m'obligent de prendre pour ne pas me fatiguer.

Accolade au crayon, de la 4^{ème} ligne du quatrième paragraphe à la fin, d'une main étrangère.



Il y a eu 4 ans avant hier que j'ai pris l'habit à Flavigny. Y as-tu songé? Je te l'avoue, je suis surpris d'une chose c'est que me sachant depuis 4 ans déjà éloigné de tous ceux que j'aime, assujéti à une règle austère (malgré les dispenses dont on m'oblige d'user) privé de toute liberté dans le sens vulgaire de ce mot, dépouillé de toute propriété et en - chaîné à un célibat perpétuel (je parle le langage du monde); et sachant en outre que malgré tout cela et une maladie qui partout ailleurs m'eut été intolérable, je suis cependant toujours gai, toujours heureux, me félicitant de plus en plus tous les jours, d'avoir ainsi renoncé à tout pour renoncer à Dieu, je m'étonne, dis-je, que cette vue et cette pensée ne te fasse pas naître de grands préjugés en faveur de la divinité et de l'excellence, non pas seulement théorique comme tu le dis, mais pratique de notre Sainte religion.; comment du moins cela n'est pas capable de te faire douter davantage de la valeur de tes doutes et de dissiper ce scepticisme calme et raisonné dont tu me parles; et que j'ai tant de peine à voir en toi.

Vraiment ce scepticisme est-il bien raisonné? Creusons un peu la question : Comment expliques-tu dans des hommes, qui après tout ne sont ni des fous ni des écerclés, ce renoncement à tout pour embrasser la vie religieuse et ensuite cette joie inaltérable dont ils jouissent au milieu de cette vie de ~~de~~ toute de renoncements. Est-ce là une chose naturelle? Et si elle n'est pas naturelle comment l'expliqueras-tu autrement que par un charme secret que Dieu répand ainsi sur ces sacrifices même, suivant sa promesse: Celui qui par amour pour moi aura quitté son père, sa mère, ses frères, ses soeurs, son épouse, ses champs... etc recevra le centuple en ce monde et le royaume du Ciel dans l'autre." Et si Dieu manifeste aussi clairement sa présence dans la vie religieuse, au sein de l'Eglise catholique, n'est-ce pas ~~du moins~~ la preuve, une certaine preuve morale, au moins, que l'Eglise catholique vient de Dieu et reçoit de lui sa vie?

Et ne va pas dire que c'est là une exception; ne va pas me citer l'exemple de tel ou tel religieux à qui les liens de la vie religieuse étaient devenus intolérables, je ne nie pas le fait mais je soutiens que tu ne trouveras pas un seul religieux, quelles que

Petite croix au crayon, au commencement et à la fin du premier paragraphe - à la fin du second et en face le mot "soutiens" de la 4^{ème} ligne du troisième.



soient les épreuves qui lui peuvent venir, pas un seul qui ne jouisse de cette paix, de cette joie de ce contentement inaltérable s'il demeure fidèle à sa vocation. Si au contraire, après avoir généreusement dompté ses passions il vient à leur lâcher volontairement la bride, je ne doute pas que la vie du cloître lui devienne intolérable. Cela prouve une fois de plus que la religion seule peut donner au religieux ce bonheur dont nous parlions, le plus grand, je ne crains pas de l'affirmer et le plus durable qu'il soit donné à l'homme de goûter ici-bas.

Je sais bien que tu expliques facilement ce phénomène ordinairement si inexplicable aux gens du monde, ~~mem~~ "Les goûts sont si divers, as-tu semblé dire quelquefois, si c'est là leur gout, pourquoi les blâmer de le suivre" et par conséquent quoi d'étonnant dans leur vie? Mais de bonne foi et en y réfléchissant sérieusement le crois-tu? Penses-tu que les religieux prennent plaisir à avoir une couche dure, une nourriture plus que frugale, un assujettissement de tous les jours et de toutes les heures, une séquestration complète et perpétuelle de toutes les joies ordinaires de la vie, même celles de les plus légitimes? Le penses-tu? Nous crois-tu fait d'une autre pâte que vous autres? Penses-tu que nous soyons affranchis des passions et des cupidités ordinaires au cœur humain. Penses-tu que naturellement parlant l'indépendance ne nous paraisse pas pleine de charme, la richesse séduisante, que la vie de famille surtout, les affections et les joies de famille ne nous trouvent indifférents, tu n'aurais qu'à te rappeler ce que j'étais tel que tu m'as connu pour te convaincre du contraire au moins sur quelques points et ce que j'étais pour cela d'autres l'étaient pour le reste. Si donc nous sommes heureux, sois en bien convaincu, ce n'est pas parcequ'en ces choses nous satis trouvons à satisfaire nos goûts mais bien parceque, malgré la violence continuelle que nous sommes obligés de faire à notre nature et à nos goûts, nous recevons du Dieu à qui nous nous sommes voués ce centuple qu'il a promis et dont j'étais tout à l'heure. - Dieu ne peut se laisser vaincre en générosité; il ne peut surtout faillir à ses promesses et ces promesses c'est l'Eglise qui les a reçues.

Accolade au crayon, de la 7^{ème} ligne du premier paragraphe à la 13^{ème}, d'une main étrangère.



Je termine là cette digression bien plus longue que ne l'avais prévu et afin que tu ne sois pas tenté de t'attrister à mon sujet ~~au sujet~~ cause de cette violence continuelle dont je te parlais tout-à-l'heure laisse-moi te dire, t'affirmer (et tu ne douteras pas de ma parole je l'espère), que depuis que je suis dans le cloître je n'ai pas eu le moindre petit moment d'ennui ni de regret d'avoir quitté le monde mais que toujours Dieu m'a fait la grâce de réaliser à la lettre cette demande que nous faisons à Dieu tous les jours dans notre office du matin: "A cette heure, ô mon Dieu, remplissez nous de votre miséricorde, afin que pleins de joie (exultantes) tout le jour, nous trouvions nos délices à chanter vos louanges."

J'avais bien d'autres choses à te dire au sujet de notre bien cher collégien, car là encore nous sommes d'idées un peu différentes, mais l'espace et le temps me manquent; rien ne presse d'ailleurs puisqu'il n'est pas ~~pre~~ nullement probable que cela te porte à le retirer du lycée, j'y verrais moi-même en ce moment une foule d'inconvénient; j'attendrai donc à ma prochaine lettre; il est bon que nous nous communiquions nos pensées là-dessus. Je me contente pour le moment de te remercier de ~~tona~~ ~~long~~ franche ouverture au sujet de Fernand. J'espère que tu n'auras pas lieu de la regretter.

A Dieu! je t'embrasse de tout coeur, toi,
Constance et tous les tiens qui sont les miens aussi,

ton frère et ami,

fr. Jean-Jos. Lataste

